

crut d'abord que la politique avait été le mobile de l'assassin, et l'espèce de comédie qui se jouait depuis quelques semaines à Albany ne contribuait pas peu à confirmer cette impression. Mais on découvrit que Charles Julius Guiteau, l'assassin, était un exalté qui avait cru rendre service à son pays en assassinant M. Garfield, et en faisant monter au fauteuil présidentiel le vice-président Arthur. Deux lettres trouvées sur sa personne indiquent qu'il n'avait pas la pleine jouissance de ses facultés mentales. Guiteau se montre très-flegmatique ; il regrette de n'avoir pas réussi à tuer le président, et il se proclame *stalwart* des *stalwarts*. Ce nom *stalwart* désigne une fraction du parti républicain opposée à Garfield.

Guiteau avait-il des complices ? L'enquête seule permettra de dire si ce fanatique *stalwart* n'a obéi qu'à l'impulsion de ses esprits troublés. Les journaux ont prétendu que Guiteau n'était pas seul au moment du crime et qu'un homme qui l'accompagnait avait réussi, dans la confusion, à prendre la fuite et à se dérober aux regards. On n'a pas retrouvé les traces de ce prétendu complice.

Ce sinistre évènement a été en Europe la cause de sérieux commentaires. Chaque journal a fait des rapprochements a cherché à tirer des conclusions, à déduire des enseignements. La situation politique et sociale des Etats-Unis d'Amérique préoccupe vivement les économistes européens et les hommes à théorie. Ce peuple—type nouveau—s'est formé en dehors des règles ordinaires qui ont présidé à la naissance et au développement des autres nations, et il a atteint une grandeur et une richesse matérielle inouïe. Il ne manque pas, en conséquence, d'hommes qui, ne jugeant que par les effets immédiats, voient dans l'organisation sociale des Etats-Unis quelque chose qui approche de la perfection, le point culminant de la science des formes politiques. Les vieux peuples qui prétendent sentir encore les "entraves du passé" attribuent la prospérité matérielle de la république étoilée, aux "grandes libertés" dont jouissent ses citoyens. De là la haine persistante envers les rois et les nobles—les rois qui ne gouvernent plus et les nobles qui n'ont plus de privilèges ; de là encore l'excuse toute trouvée pour les sanglantes tourmentes de la démocratie, pour l'assassinat des rois et des empereurs. Mais voilà que la liberté à outrance,—la licence—produit de semblables fruits dans les républiques. Le vice est ailleurs que dans la forme politique ; il est dans l'éducation. La liberté de publication permet la propagation de toutes les doctrines, de toutes les théories, fussent-elles les plus subversives et les plus anti-sociales. Un homme se fanatise à la lecture de ces